



PREMIERE PARTIE

I

Le logis où le peintre Yves Cormier avait élu domicile, à Plô-mar, donnait sur la campagne et sur la baie de Donarnenez. La propriétaire, une veuve Le Beuzec, louait la plus grande partie de son immeuble à des artistes ou à des touristes venus au pays pour la belle saison. Blanchie à la chaux, élevée d'un seul étage sur rez-de-chaussée, la maisonnette sommeillait, isolée au bord du chemin, juste à la crête de la falaise qui dévale vers le port de pêche.

Au commencement de juillet—six heures du matin—Yves Cormier, qui était depuis un mois déjà installé à Plô-mar, se réveilla à la chanson des hirondelles gazouillant sur les chêneaux du toit, se frotta les yeux, consulta sa montre et sauta d'un bond hors du lit :

—Bigre !... six heures... et on dirait que le soleil n'est pas levé... En voilà un flémard qui manque à tous ses devoirs !

Il enfila son pantalon et ouvrit toute grande la croisée. Une brume laiteuse s'étendait sur la campagne et empêchait de voir la baie.

—Bon ! pensa-t-il, voilà le brouillard, et j'ai, à sept heures, rendez-vous avec la petite Soisic pour mon étude... Heureusement, le vent est à l'est, ça ne durera pas...

Ablutions abondantes, rapide toilette, puis une écuelle de soupe chaude, avalée dans la cuisine de Mme Le Beuzec, et Yves Cormier, sac au dos, traversa le chemin.

Du fond du port, de joyeux cris d'enfants montaient parmi les blanchâtres transparences de la brume. Ainsi qu'Yves l'avait conjecturé, les vapeurs commençaient à être moins denses. De longs rais de soleil caressaient de leur lumière rosée la paroi rocheuse où serpentait un sentier escarpé ; le peintre y croisait au passage des laveuses qui remontaient déjà avec leur baquet de linge. Peu à peu, le soleil buvait le brouillard et découvrait un adorable paysage de mer.

Au-dessous des prairies mamelonnées, dans un encadrement de hêtres, de chênes et de frênes, la baie, ruisselante de clarté, s'étalait à perte de vue. Une tendre nuance azurée en colorait la surface tranquille, tandis que de lointaines gazes d'un gris argenté en masquaient encore la profondeur. Des houles de buées opalines rampaient au long des côtes et en submergeaient la base ; mais les cimes surgissaient en plein soleil et, sur la droite, le double sommet du Méné-hom se détachait baigné d'une lumière mauve. Des mouettes blanches planaient dans le ciel et des voiles blanches couraient sur la mer qui s'azurait à chaque instant davantage.

Yves savourait en connaisseur cette féerie du paysage matinal. Les verdurees trempant presque dans le flot, cette large baie céruleenne, cette ville sortant de la brume, ce divin mariage des arbres, du ciel et de la mer, c'était beau comme le plus beau rêve.

Quand il atteignit le lavoir où l'eau des sources miroitait parmi des roches brunes, il aperçut son modèle qui l'attendait, debout sur une pierre plate. Soisic était une ouvrière de dix-huit ans, couturière de son métier et posant à ses moments perdus pour les peintres qui abondent à Douarnenez. Elle avait le pur type cornouaillais ; les cheveux bruns sous la coiffe tuyautée, les traits délicats, le teint clair et deux grands yeux peu timides.

Ayant reconnu de loin le peintre, elle se tenait déjà dans la pose indiquée : la tête s'enlevant sur le bleu frais de la baie, les mains occupées à tricoter un bas de laine, tandis que la brise faisait frissonner sa jupe courte sur ses jambes fines.

—Parfait ; s'écria Yves, tout en ajustant son châssis sur le cou-

vercle de sa boîte, bonjour, Soisic !... C'est tout à fait ça, ma fille. Maintenant ne bougeons plus !

Et en homme qui sait le prix du temps, après avoir attentivement comparé le modèle à l'étude commencée, il s'était mis à la besogne.

Yves Cormier touchait à peine à la vingt-cinquième année. Il était élancé, maigre et robuste, avait une physionomie à la fois grave et ouverte, avec quelque chose de farouche et de caressant dans le regard. De longues moustaches brunes et tombantes masquaient sa bouche aux lèvres spirituellement mobiles. Fils d'un obscur employé de Quimperlé, il avait à vingt ans quitté sa Bretagne pour Paris, où il était entré à l'atelier de Cabanel. Logé au sommet d'une maison du boulevard Montparnasse, il y vivait fort mal d'une petite pension allouée par son département et joignait à grand-peine les deux bouts. Forcément sevré de tous les plaisirs parisiens, il se contentait de manger, en maugréant, son pain sec à la fumée du rôti des heureux. L'hiver, il piochait à l'atelier et, pour grossir ses maigres ressources, s'employait à toutes les besognes qui concernaient son métier. Il portait à des prix dérisoirement doux les boutiquiers de son voisinage, retouchait des dessins d'amateurs et travaillait pour les imagiers religieux du quartier Saint-Sulpice. Dès la belle saison revenue, il regagnait en troisième classe sa Bretagne, prenait son gîte dans quelque village de la côte et y menait la vie peu coûteuse des paysans demeurant tout le jour face à face avec cette nature cornouaillaise, dont il cherchait à traduire la grâce sauvage et l'intime mélancolie.

Il avait l'amour de son art renforcé par un véhément désir d'arriver à la notoriété. Ces deux passions le soutenaient et lui permettaient de supporter bravement les privations, la monotone solitude et les déboires de ces années de début qui, tout de même, lui semblaient plus grises, plus nues et plus pierreuses que les landes les plus arides de son pays de Cornouailles. Comme le chien de la fable :

Il était tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être...

Toutefois, même lorsque le démon du plaisir le harcelait, sa volonté de Breton têtue le maintenait en sagesse. Il tournait résolument le dos à la tentation et se bornait, en guise de réconfort et de calmant, à se répéter, non sans une pointe d'ironie, certains axiomes raisonnables, dans le genre de ceux-ci : "La vie est trop courte... Le temps est de l'argent, et je n'en ai pas à perdre..." Mais, tout en mettant prudemment une martingale à ses désirs, il n'en était pas moins vexé de bouder contre son ventre ; il se promettait que si, un jour, il parvenait à tenir le succès et à vendre sa peinture, il se dédommagerait amplement de ses années de vertu, qu'il comparait plaisamment aux sept vaches maigres de l'Écriture.

En attendant, il besognait ferme, luttant contre les difficultés de l'exécution, heureux comme un dieu lorsqu'il avait pu rendre avec vérité un trait de physiologie, un mouvement pris sur nature, un rapide jeu de lumière. Alors la griserie du travail l'empoignait si fort qu'il oubliait sa fringale de plaisir et ne songeait plus qu'à son art. Ce matin même, par exemple, en face de la jolie Soisic, qui était précocement coquette et n'eût pas été fâchée de fleureter un brin, pendant les minutes de repos, il restait indifférent aux œillades aguichantes de l'ouvrière. Le métier l'absorbait, la femme n'existait plus pour lui qu'à l'état de modèle, et le sensuel attrait que Soisic répandait au dehors, comme une fleur exhale son parfum, s'évaporait en pure perte.

Pourtant, cette subtile émanation de la coquetterie féminine n'était point perdue pour tout le monde. A quelques pas du peintre et de son modèle, un curieux rôdait, qui semblait partagé entre la satisfaction de reluquer l'affriolant minois de Soisic et le désir d'examiner de plus près la toile de l'artiste.

C'était un quinquagénaire bien découpé et bien conservé, grand, avec un commencement d'embonpoint, solide sur jambes et carré d'épaules. Des favoris poivre et sel, taillés comme ceux des officiers de marine, encadraient militairement sa figure aux lèvres rasées, au nez de viveur, aux yeux gris pétillants sous d'épais sourcils. Son veston de gros drap bleu, son pantalon de même étoffe, emprisonné jusqu'au genou dans des jambières de cuir, s'harmonisaient en leur simplicité cosue avec la physiologie fine, les brusques allures du personnage, et lui donnaient l'air d'un gentilhomme campagnard, matiné de commerçant calé et avisé en affaires.

Ce flâneur matinal, en effet, n'était autre que M. Tanguy de Tromelin, propriétaire du manoir de Kerdouarnec et directeur d'une des principales sardineries de Douarnenez.

Insensiblement, M. de Tromelin s'était rapproché. Il s'enhardissait, se penchant par-dessus l'épaule du peintre, afin de contempler l'étude où la figure, plus qu'à demi ébauchée, se détachait en clair sur le fond gris de la toile. À mesure qu'il reconnaissait l'exactitude de la tête et du buste, la justesse du mouvement, le nouveau venu s'émerveillait et son visage exprimait l'inquiétude et l'ébahissement que cause aux bourgeois et surtout aux paysans la constatation d'une ressemblance frappante obtenue par de mystérieux procédés.